

Aomar Mohammedi

# Sauvé par l'amour

*France,*

*terre d'écueils pour un Kabyle*





Aujourd'hui en 2006, je ne suis plus S.D.F. depuis longtemps même si, incrustés en moi, je ressens toujours la faim, le froid et la détresse de cette courte période. Ce passé tragique persistera à tout jamais comme une écorchure, que dis-je, une brûlure au fer rouge adoucie par une rencontre que je n'espérais pas, et qui a uni deux êtres à la religion et l'histoire séparées par la Méditerranée.

Etonnamment parfois lorsque s'épanouit l'amour entre un homme et une femme – peu importent la race et la religion – l'union sacrée du mariage peut durer toute une vie. Je suis musulman, elle catholique. Nous vivons ensemble depuis quatorze ans et rien n'aurait pu se faire sans l'aide précieuse d'une organisation, un collectif de sans-papiers : la CIMADE.

Sans son aide efficace je n'aurais jamais pu me marier, vivre en France et connaître le bonheur de voir naître notre enfant...



L'aube s'annonçait à peine lorsque j'ai entendu prononcer mon nom sans avoir le réflexe de répondre, tant j'étais fatigué et persuadé qu'il devait s'agir d'une erreur sur la personne. Mais d'où pouvait provenir cette voix à deux pas de mon lit alors que je pensais être dans ma chambre auprès de Christelle, ma future femme ? Sans vraiment réagir, je me suis retourné sur ma couche, laissant mon bras partir à la recherche du corps de ma fiancée pour ne rencontrer que le mur froid... Je me suis alors réveillé en sursaut ; rien ne cadrait plus avec mes habitudes, une atmosphère bizarre signalait un changement radical, je n'étais pas chez moi ! Quand j'ai enfin ouvert les yeux, tout m'est revenu...

« Monsieur Omar Mahomedi, réveillez-vous... Prenez votre sac et suivez-moi, s'il vous plaît ! »

Hagard, j'ai regardé ce policier qui me secouait par l'épaule alors que mes yeux embrumés se perdaient dans cette grande salle à peine éclairée et meublée d'une vingtaine de lits à étages, où dormaient encore des individus vivant la même détresse. J'étais si fatigué par tous ces événements que j'ai eu de la peine à me lever et à me mettre debout pour suivre cet homme qui traçait la route d'un pas rapide. Sans avoir

où j'allais, j'avançais sur ses traces, mon sac à la main, tel un automate dépossédé de toute initiative puisque ma destinée, depuis hier à dix-sept heures, ne m'appartenait plus. Je me retrouvais prisonnier des rouages bien huilés d'une procédure d'expulsion sans l'espoir d'une quelconque indulgence.

Me sachant en situation irrégulière, je n'avais su réagir, trop impressionné par cette façon musclée de me signifier qu'ici, en France, on ne voulait pas de gens de mon « espèce » et j'avais paniqué. Au lieu de faire face au problème et trouver une réponse adéquate, comme essayer de prévenir la CIMADE – association qui déjà m'avait aidé –, je m'étais recroquevillé dans le désespoir. Cette méthode radicale m'avait séché au point d'entraver ma réflexion, me soumettant à cette force publique qui m'avait emmené sans ménagement jusqu'à ce centre de rétention administrative, pour m'expulser au plus vite vers l'Algérie.

Encore endormi, sans même pouvoir faire un brin de toilette ni prendre un quelconque petit-déjeuner, j'ai été remis à deux policiers en uniforme à la quarantaine vivace et aux comportements peu courtois – un troisième attendait au volant du véhicule. A leurs regards, j'ai vite compris que je n'avais rien à attendre d'eux, ni pitié, ni attention particulière, tant des rictus de mépris déchiraient leur visage. Cela ne présageait rien de bon, et je n'eus guère à attendre avant que cette impression ne soit confirmée par leur intervention musclée.

A peine fus-je à leur contact qu'un des policiers me défaisait en effet de mon bagage tandis que l'autre m'entravait les poignets. Peu lui importait la douleur occasionnée par cette mise de bracelets très virile,

en croix, qui aurait pu se faire plus calmement, sans violence, puisqu'à aucun moment je n'avais montré de volonté belliqueuse, mais bien au contraire une attitude soumise tant je me sentais en perdition.

Ainsi menotté, j'ai attendu que les papiers nécessaires à mon transfert soient remis au plus gradé, pour suivre son collègue qui s'est fait une joie de clamer, avant de tirer sur la courte laisse : « Allez bicot, avance... ». J'ai fait la sourde oreille, tentant d'oublier ce tourment – qui ne serait pas le dernier – pour suivre mon geôlier aux manières rustres que j'ai effacées trop rapidement de mon esprit. J'osais en effet crier en arabe un au revoir à un compagnon d'infortune, une connaissance d'un soir, l'Algérien qui dormait au-dessus de ma couche : « Bon courage ! Peut-être qu'on se reverra au bled ; j'irai voir ta mère, c'est promis... ». Je n'ai pu terminer ma phrase, interrompu net par la gifle brutale de mon guide qui n'appréciait visiblement pas cet échange en langue étrangère. Sans même s'en rendre compte il m'a profondément blessé et j'ai ressenti une montée de violence contrôlée, comme durant mes combats lorsque mes pieds, bien posés sur le tatami, se préparaient à la riposte. La pression fut telle que le policier dut stopper sa progression, surpris par cette résistance, sans se douter que dans un autre lieu, avec les deux mains prisonnières et la surprise aidant, je l'aurais mis sur les fesses d'un coup de pied sec.

A peine m'avait-il effleuré, qu'il m'était venu à l'esprit, comme un automatisme, d'user d'une parade efficace à cette attaque directe, parade maintes et maintes fois répétée durant mes entraînements. Il s'en était fallu de peu pour que j'enchaîne une réponse percutante, aussitôt réfrénée et contenue, grâce au

précieux sang-froid du karatéka soumis à la maîtrise de soi. J'ai dû expirer et inspirer pour encaisser le choc et refouler mon agressivité qui, en ce lieu, se serait retournée contre moi bien que j'étais celui que l'on avait agressé.

Dans la rue, avec un civil, cela ne se serait assurément pas passé ainsi !... Je lui aurais « fracassé » la tête tant je suis révolté par de tels comportements.

Reprenant la main avec un sourire en coin, le policier m'a remis en marche d'un coup sec, puis m'a fait pénétrer sans précaution à l'arrière d'un fourgon J7.

« Assieds-toi, et tu te calmes le bicot ! Si tu veux jouer au con, on sera deux !... »

Poussé avec force, je me suis retrouvé assis sur un banc en bois inconfortable à l'arrière du véhicule, en compagnie de ce personnage peu aimable qui m'enleva les bracelets qui déjà marquaient mes poignets tant ils avaient été serrés. J'ai cru à un geste libérateur et presque humain de la part de mon geôlier, mais il n'en fut rien. Son but n'était pas de me libérer de cette attache douloureuse, mais de la rendre encore plus insupportable.

« Lève-toi et tourne-toi !... »

Toujours aussi obéissant, je me suis exécuté avant de me retrouver entravé, mais cette fois-ci les bras dans le dos, position d'un inconfort insoupçonné, car chaque cahot de la route entraînait de petites douleurs qui s'accumulaient pour me causer une souffrance incommensurable. La torture passive commençait...

« Assieds-toi, le bougnoule... On te ramène au pays en avion, tu as de la chance, car avec Le Pen ç'aurait été en bateau... »

Les rires des deux passagers avant se mêlèrent à celui de mon gardien, puis vint le silence avec le démarrage en trombe du véhicule. Je me maintenais difficilement assis tant j'étais ballotté à chaque virage pris un peu trop à la corde, avant que la conduite se stabilise sur les grandes artères.

Par la vitre arrière j'ai vu disparaître Blagnac, puis Toulouse, avant que le fourgon prenne la direction de l'autoroute vers une destination inconnue. Nous avons roulé longtemps alors que défilait le nom des villes, Carcassonne, Montpellier, Nîmes... Marseille se rapprochait et devenait à mes yeux mon ultime lien avec la France. Je n'ai pas osé poser de question, ni même ouvrir la bouche par peur de me faire chahuter, préférant l'oubli. D'ailleurs peu m'importait l'endroit d'où je serai expulsé !...

Je me sentais profondément triste de laisser derrière moi celle que j'aimais ; toutes mes espérances d'homme heureux de vivre en harmonie s'envolaient au fil des kilomètres, me séparant de cette femme avec laquelle je voulais convoler en justes noces. Penser à sa détresse m'apportait davantage de douleur, d'autant que je ne savais pas ce qu'elle était devenue. Je tentais de me rassurer en me disant qu'elle avait assurément trouvé refuge chez ses parents, sans doute très tristes eux aussi d'apprendre que leur futur gendre venait d'être cueilli par la police, comme un vulgaire délinquant.

Tous les événements s'étaient enchaînés si vite hier ! Ce ne fut qu'une fois arrivé au centre de rétention que j'avais eu droit à un rapide appel

téléphonique, sous la surveillance d'un policier, pour tenter d'encourager Christelle à m'attendre. Je garde encore en mémoire sa voix noyée de larmes et ses mots balbutiés en formules désespérées, toutes dédiées à un amour écorché par ce rapt légal de ma personne. Difficile de parler lorsque l'on a les tripes nouées, je ne pouvais qu'essayer d'offrir l'ébauche d'un lendemain rieur, concluant la communication par ce brin d'espoir : « Ne t'inquiète pas ma chérie, cette fois-ci je reviendrai avec des papiers en règle... ». Mais comment faire naître l'espoir chez celle que l'on aime lorsque l'on se trouve en cage et, qu'au bout du fil, tout n'est que larmes et affliction ? La savoir plongée dans un tel marasme n'a eu de cesse de me ronger de l'intérieur, me provoquant une douleur lancinante accentuée par l'irruption dans mon esprit de son visage désespéré. Je n'arrivais plus à percevoir une vision positive de son minois, pourtant si agréable à regarder quand le sourire éclaire sa peau et tend ses zygomatiques. Je ne pus me départir de cette cruelle apparition qui, au fil des kilomètres, n'a cessé de me tourmenter. Je ne pouvais que penser à Christelle, si fragile et si douce, avec l'angoisse de la voir déprimer pour avoir été congédié de son cœur par la brutalité d'une force policière, et pour la torture morale que cet éloignement forcé allait provoquer. Je souffrais atrocement de cette situation alors que nous allions vers la fête, vers les épousailles...

Très mal installé, je ne pouvais changer de position sans ressentir la souffrance que me procurait mon entrave. J'aurais aimé me défaire de mon blouson, pouvoir mieux me positionner sur mon siège inconfortable, alors que mes convoyeurs s'amusaient d'un rien et ne témoignaient envers moi d'aucun égard. Ils m'avaient oublié, partis dans des discussions sportives et riant de blagues à deux sous. Pour eux, c'était la récréation. J'ai tenté alors de trouver le repos... J'ai cru pouvoir fermer les yeux pour calmer mes angoisses, oublier ces souvenirs récents qui hantaient mon esprit, mais sans y parvenir ; je revivais l'avant incarcération. Comment oublier ce traumatisme vieux d'à peine vingt-quatre heures quand, tel un ballot de linge sale, j'avais été jeté dans une voiture qui avait aussitôt pris la direction de l'aéroport de Blagnac. En moins de quinze minutes d'une conduite très sportive, ma vie avait basculé, alors que j'arrivais dans le centre de rétention, escorté par trois gendarmes – il devait être dix-sept heures. Toujours menotté, sous la surveillance de policiers j'avais pénétré dans ce lieu à mi-chemin entre le foyer et la prison, sans grilles ni barreaux aux fenêtres, une pièce unique où

s'alignaient des lits superposés – peut-être une vingtaine. Le moral au plus bas, je craignais le pire tout en m'accrochant au maigre espoir d'être déféré devant un juge compréhensif, afin de pouvoir jouer sur la corde sensible des sentiments. A cet instant, tout s'était mélangé dans ma tête sans aucune logique ; mon cerveau bouillonnait non pas de colère, mais d'un début de déprime causé par l'éloignement de Christelle, par cette coupure brutale noyée de sanglots infinis. Je pensais plus à ma future épouse qu'à moi-même, mais je restais inerte car tout allait si vite que je ne pouvais que subir.

Lorsque j'avais pénétré dans cette grande salle de rétention, j'avais pris une couchette au hasard, avec à l'étage au-dessus un inconnu qui me ressemblait, et qui bien vite était devenu une bouée de secours. Un simple salut de sa part a permis un début de discussion, véritable soulagement me permettant un épanchement salutaire sur mon déroutant transbordement. Dans cet endroit sinistre, occupé par une dizaine de personnes, j'avais donc fait la connaissance de Samir, un Algérois sans papiers qui attendait depuis trois jours son passage devant le juge dans l'attente d'une expulsion ou d'un emprisonnement, suite au délit de vente de shit.

Nous avons discuté de mon problème, de sa vie, de nos points communs, de l'Algérie laissée de l'autre côté de la Méditerranée, évoquant nos souvenirs teintés de nostalgie. Sa présence m'avait fait du bien, j'avais même cru qu'il me serait facile de trouver le sommeil pour apaiser mon esprit qui n'avait de cesse de se troubler d'une multitude d'idées farfelues et d'arguments souvent fantaisistes à offrir à la clémence du magistrat chargé de faire appliquer la

loi. Je devais à tout prix le convaincre que je n'étais pas un mauvais garçon mais quelqu'un de fiable et que j'épousais une Française, non pas pour obtenir des papiers, mais simplement pour fonder une famille parce que je l'aimais... J'avais cru que j'aurais ma chance, que le juge se montrerait un interlocuteur à convaincre alors que tout était organisé d'avance à mes dépens, puisque j'allais finir dans un avion pour regagner mon pays d'origine.

J'avais passé une nuit blanche ne sachant pas de quoi demain serait fait, sans pouvoir dormir du sommeil du juste tellement j'étais honteux de ma situation. Je retrouvais la même position humiliante dans ce fourgon qui, après Montpellier, nous a obligés à l'arrêt sur le bas-côté de l'autoroute à la suite d'une crevaison. J'ai alors été extrait sans ménagement du véhicule. Au lieu d'être mis en protection du côté du rail de sécurité, je fus attaché à la portière arrière, bien exposé à la vue de tous, comme une bête sauvage ou un monstre de foire.

Ainsi entravé, le temps m'a paru long, alors que les voitures et camions passaient à grande vitesse, éprouvant toujours cette désagréable sensation d'être la risée de ces gens aux quolibets que j'imaginai très racistes, alors qu'ils ne pouvaient qu'à peine m'apercevoir. Tête baissée, je tâchais de me concentrer sur l'asphalte, cherchant un réconfort dans cette position avec la récitation intérieure de versets coraniques, et demandant à Allah de me donner la force de ne pas craquer, de résister à cet acharnement et cette injustice. J'ai essayé, sans y parvenir, de trouver une raison pour redresser la tête et me tenir droit ; j'avais sans doute trop peur que cela fût pris

pour de l'arrogance et ne réveillât les mauvaises intentions de ces hommes qui m'avaient oublié.

La réparation accomplie, j'ai retrouvé ma place inconfortable, ballotté ou secoué selon l'état de la route. Le ventre vide, je regardais défilier les paysages et s'éloigner les stations-service, avec l'espoir jamais satisfait d'une pause-café au cours de laquelle j'aurais pu me rafraîchir et faire une rapide toilette matinale. N'y tenant plus, j'ai demandé un arrêt sur une aire de repos afin de soulager un besoin pressant, ce qui amusa le policier. Il m'a regardé d'un air joyeux avant de claironner que je n'avais qu'à me pisser dessus, que je n'étais pas digne des chiottes. Impossible dans ces conditions humiliantes de résister plus longtemps, j'avais épuisé toutes mes ressources pour retenir le plus possible l'écoulement chaud qui, maintenant, n'avait plus envie de s'arrêter. Je me sentais honteux de m'être fait dessus comme un vieux incontinent, cherchant tous les moyens pour que cela ne se voie pas trop, par peur aussi de me faire tabasser. Quand mon gardien jetait sur moi des yeux intrigués, en quête d'un indice dénonciateur de mon méfait, je prenais aussitôt un air détaché, semblant m'intéresser à autre chose, alors qu'une chaude humidité avait envahi mon slip et la trame de mon pantalon.

Six heures plus tard nous arrivions à l'aéroport de Marseille – il devait être treize heures – où nous n'étions pas attendus. Nous avons dû patienter jusqu'à l'ouverture du service, et le véhicule est devenu lieu d'un pique-nique improvisé durant lequel les policiers s'en donnèrent à cœur joie en croquant dans leurs sandwiches au jambon, accompagnés de bières. De temps en temps, ils me jetaient des regards

amusés, accompagnés de tirades nauséabondes mettant en exergue mes interdits de Musulman : « On t'en aurait bien donné, mais c'est du cochon et ce n'est pas bon pour toi... Et tu ne bois pas d'alcool... » ; ils éclataient alors en rires bien gras, bien avilissants... Alors que depuis hier soir je n'avais rien avalé, ils rigolaient ! Aucun ne m'a demandé si j'avais faim ou soif, pourtant j'avais sur moi de l'argent pour me payer ce ravitaillement élémentaire.

J'ai donc continué à me faire oublier, pensant toujours à ma bien-aimée, à ma destinée, à ce retour précipité et à mes parents qui, eux, pensaient que là-bas, en France, je vivais de mon travail. Vu de Kabylie, tout ce qui se passait de l'autre côté de la Méditerranée ne pouvait être que merveilleux, avec bonheur et opulence pour tout le monde. Impossible de me présenter à eux comme un dépenaillé, sans cadeaux à offrir, sans argent en poche. Je devais réfléchir aux moyens qui me permettraient de gagner assez d'argent rapidement pour ces emplettes traditionnelles, tout en craignant de me faire emprisonner dès mes premiers pas à Alger. Quelle serait la réaction des policiers venant me réceptionner à ma descente d'avion, sûrement avertis par la police française ? J'avais peur de terminer mon périple dans une geôle, d'écoper d'interminables années de prison, me persuadant que si la France avait été clémente avec moi, là-bas, il n'en serait pas de même. Tout dans ma tête se mélangeait, à croire qu'au fur et à mesure que je me rapprochais de mon pays natal, mon casier judiciaire s'alourdissait d'une flopée de délits spectaculaires. J'avais si peur des conséquences de mon expulsion de France que déjà je me voyais jeté,

pour y terminer mes jours, dans la prison Lombez, lieu carcéral redoutable d'où peu de prisonniers sortaient vivants.

Depuis ma plus tendre enfance, des histoires horribles circulaient à son sujet : elle était la punition extrême, l'endroit d'un impossible retour puisque ceux qui n'y avaient pas succombé aux diverses tortures, ressemblaient une fois libérés à des morts vivants. Son nom donnait le frisson et l'idée d'y être enfermé me glaçait d'effroi ; j'en tremblais presque. Une angoisse tenace, dans la crainte de cette incarcération, venait perturber crescendo mon esprit, entretenant ma peur d'un retour mouvementé au pays. Par chance, l'heure de la « livraison » vint me sortir de ce marasme.

« Debout bicot !... Tu sens déjà ton pays, il y en a plein comme toi ici... »

J'ai suivi cet homme toujours aussi exécrationnel, escorté des deux autres policiers, dans le hall immense de l'aéroport, jusqu'à notre arrêt devant une porte encore fermée. Je restais tête basse contre le mur, avec la peur tenace de croiser inopinément un regard connu, alors que devant nous passaient des gens indifférents, trop pressés d'aller droit devant pour s'occuper d'un homme menotté. J'aurais été catastrophé si, par pur hasard, une connaissance m'avait apostrophé, me saluant de mon nom, tout en demandant au milieu de ce brouhaha la raison de cette mise de bracelets... C'est pour cela que j'essayais de me faire tout petit.

A l'ouverture de ce qui ressemblait à un dépôt, après avoir rempli des papiers, j'ai changé de mains. Je quittais les policiers toulousains pour des

marseillais qui, au lieu de me transférer aussitôt dans l'avion, m'ont enfermé sans menottes dans une cellule aux banquettes en béton, fermée par une porte pleine équipée d'une sorte de vasistas de verre. Libre de mes entraves, j'ai pu constater les dégâts provoqués par les bracelets sur mes poignets, commotionnés d'ecchymoses en tous genres. Je me retrouvais dans une pièce exiguë et ténébreuse, sans fenêtre, avec un faible néon au plafond et des murs maculés d'inscriptions et graffitis évoquant des vécus malheureux. Noms, proverbes, adieux déchirants et dessins parfois obscènes, tout un cortège de souvenirs se répandait sur cet espace encombré des traces du passage d'exilés. Dans ce lieu peu accueillant s'arrêtaient les ambitions de plusieurs nationalités, échouées dans cette promiscuité carcérale avant le retour vers leur pays d'origine, fui pour tenter une existence meilleure. Triste constat que de se retrouver refoulé d'un territoire où l'on pensait faire sa vie, poser son bagage et intégrer la communauté autochtone, sans y parvenir pour des raisons diverses et variées !

Je me retrouvais comme tous ces gens soumis à la loi et l'échec d'une implantation, dans l'attente imminente d'un retour forcé à la case départ. Lassé de déchiffrer ces empreintes désespérantes, j'ai posé mon derrière sur le béton, la tête dans mes mains, me morfondant dans une attente pesante. J'avais perdu tout espoir, j'ai même oublié un temps ma promesse et toute sa peine de me savoir si loin d'elle. J'étais parti ailleurs, plongeant dans un trou, dans l'oubli... Même ici, on ne m'a rien donné à manger ou boire et encore moins la possibilité de me laver...